

Le réveil

Son corps est un bloc engourdi. Ses mains sont glacées et raides, ses paupières scellées. D'un effort inouï, elle cligne plus fort et parvient à ouvrir les yeux. Un frisson parcourt sa colonne. Elle est allongée sur une banquette en skaï froid et couverte d'un fin drap rose clair. Le mur près d'elle est crasseux. Elle referme les yeux, les rouvre dans un gémissement. Les lumières d'un néon blanc fatigué grésillent. Une odeur de renfermé se dégage d'une armoire en bois laqué. Elle retient une nausée. La torpeur emporte tout.

Plus tard, ses pupilles balaient les alentours. Elle examine le mobilier : elle est dans un de ces salons de massage qu'on croise partout à Shanghai. Une fenêtre est entrouverte. La nuit. Elle aperçoit les éclairages bleus de la Yan'an Lu, l'immense autoroute qui tranche la cité d'est en ouest. Le salon est donc en centre-ville. Près de chez elle peut-être ? Mais cette

décoration, cette odeur ? Elle n'a jamais mis les pieds ici. Elle sent les battements de son cœur accélérer. Elle ne parvient pas à analyser. L'engourdissement prend le dessus : elle se rendort.

Plus tard encore, elle essaie de se redresser. Drap rose, mur sale, bois laqué. Néon grésillant. Rien n'a bougé. Combien de nuits se sont passées ? Sa léthargie est si profonde, son corps si hébété. Elle semble sortir d'un sommeil de plusieurs semaines. Elle s'efforce d'émerger du brouillard. Que fait-elle ici ? Son cœur se met à palpiter. Depuis combien de temps est-elle sur cette table ? Sa gorge se serre, elle est si sèche, elle ne peut déglutir. Pourquoi son corps est si lourd ? Elle expire profondément et dans un râle parvient à s'accouder à la table de massage. Elle sursaute, son mouvement a entraîné la chute d'un verre en fer sur le carrelage. Ses mains se mettent à trembler.

Trois Chinoises surgissent d'une petite porte derrière un rideau. Des diablesses jaillies de leur boîte. Cinquante, trente et vingt ans peut-être. Des blouses rose pâle usées. Des visages froids et sans expression. Elle ne les a jamais vues. Elles parlent à voix basse sans la lâcher des yeux. Elle est habituée à être dévisagée, ses yeux bleus et ses longs cheveux roux attirent l'attention des Chinois de la rue. Mais là, quelque chose est différent. Elle est scrutée comme elle ne l'a jamais été avant.

Ces regards la poussent à sortir de son engourdissement. Un tourbillon de questions se lève en elle. Qui

sont ces femmes ? Que lui ont-elles fait ? Pourquoi la fixent-elles ainsi ? Il faut qu'elle parte. Elle parvient à bouger légèrement les jambes. Une de ses bottes en cuir est trempée. Ce contact humide la trouble un peu plus : qu'a-t-elle fait pour se retrouver là ?

Partir. Rentrer chez elle occupe tout son esprit. Quitter ce salon. Retrouver des repères. Demander à Emmanuel de venir la chercher. Elle glisse sa main dans sa poche pour attraper son téléphone. Ce n'est pas son manteau qu'elle a sur le dos. Les poches sont vides : ni portable, ni clé, ni portefeuille. Elle regarde autour d'elle : aucune de ses affaires n'est là. Ses yeux brûlent. Sa nuque se raidit. Tout son corps tremble maintenant.

Une des trois s'approche. Sa peau est parsemée de petits trous. Ses yeux ridés. Ses cheveux grisonnants rassemblés en un chignon bas. Elle s'assoit tout au bout de la table de massage :

– Qu'est-ce qui ne va pas, *Xiaojie* ? dit-elle en l'appelant « Mademoiselle ».

– *Hui jia*, chez moi... je veux rentrer chez moi, laissez-moi rentrer chez moi.

Seuls ces quelques mots, bégayés dans un moins bon mandarin que d'habitude, peuvent sortir de sa bouche. Les Chinoises sont aussi mutiques que scrutatrices.

Elle a recouvert ses esprits. Elle ne reconnaît rien ni personne. Tout son être est tendu vers cette seule

pensée : rentrer, *hui jia*, elle veut rentrer chez elle. Un sanglot monte. Elle ne peut le retenir. Les larmes inondent son visage maintenant.

Le temps se fige. Elle ne peut s'arrêter de pleurer. Les femmes sont impassibles. Au bout de quelques minutes ou peut-être des heures, l'une des deux plus jeunes murmure enfin quelques mots au chignon gris et repart derrière le rideau.

Une porte s'ouvre sur la rue. Un homme de petite taille et vêtu d'une veste grise s'avance. Il se tient à un mètre d'elle. Les manches et le col Mao sont élimés. Il s'approche de la jeune femme et d'un geste lui intime de se diriger vers la porte de sortie. Aucun mot ne fend le silence. Elle ne sait où il l'emmène. Quitter ce salon miteux. Ailleurs sera mieux. Elle ne peut déchiffrer les traits de l'homme : quelle est son intention ? Nez épaté, yeux fuyants et bouche large, rien ne paraît. Elle n'arrive pas à réfléchir. Elle répète en elle-même *hui jia* et cette pensée unique l'habite : pourvu qu'elle puisse rentrer chez elle.

Dans la cahute à l'entrée de l'immeuble, l'homme attrape des clés. Ce doit être le gardien de l'immeuble. La masseuse a dû le convaincre de la conduire ailleurs.

Les clés à la main, la large bouche s'ouvre enfin :

– Où habites-tu ?

– À Kanding Lu, près de Shaanxi Lu, j'ai pas d'argent mais je veux rentrer chez moi.

Le gardien reste silencieux, monte dans sa voiture, d'un regard l'invite à faire de même. A-t-il compris son mandarin ?

Enfin, il allume le moteur de la voiture. Un léger filet de voix s'échappe de ses lèvres « Je te raccompagne ».

La nuit du Nouvel An

Les dernières minutes de l'année se dissipaient dans l'une des soirées les plus en vue de Shanghai, minuit n'avait pas encore sonné. Denise se défoulait au son des rythmes à la mode sur la piste de danse du Marriott, un des hôtels les plus luxueux de la ville. Elle n'était plus qu'un corps ondulant. Elle se laissait glisser sur le flot des chansons. Sa collègue Paula vibrait à ses côtés. Elles n'étaient qu'un rythme, oubliant responsabilités et préoccupations. Elles se déchargeaient de leurs journées sans fin, de leurs trop nombreuses semaines de stress.

Denise dansait depuis plus de deux heures et quittait brièvement la piste pour se rafraîchir à la table où ses amis étaient installés. C'était une joyeuse bande d'actifs trentenaires, de toutes nationalités et de tous horizons. Pour la plupart, elle les avait rencontrés dix-huit mois auparavant, ils étaient devenus sa famille adoptive, celle qu'elle s'était construite. Les

questionnements professionnels, les enjeux partagés et les heures de travail toujours tardives avaient créé de forts liens d'amitié. Ils partageaient un vaste bureau, situé sur la rue de Pékin, au vingtième étage de la tour Jing'An. Depuis les larges baies vitrées de son bureau, elle voyait Shanghai pousser sous ses yeux.

Ce n'était pas qu'une image : les petites maisons traditionnelles aux toits de tuiles étaient peu à peu remplacées par des tours plus hautes les unes que les autres. Depuis quelques années, le prix de l'immobilier atteignait des sommets à Shanghai, dépassant parfois celui des capitales européennes. Étrangers et Chinois ayant récemment fait fortune ou revenus d'Occident occupaient chaque jour un peu plus les quartiers du centre-ville. À Shanghai comme dans toutes les grandes villes chinoises, sous couvert de réhabilitation hygiénique de quartiers entiers, les promoteurs ne reculaient devant rien pour lancer des chantiers pharaoniques et faire grimper des prix devenus inaccessibles aux travailleurs chinois. Ces derniers se retrouvaient obligés de réaliser des emprunts astronomiques pour continuer à vivre dans leur quartier historique, ou devaient déménager à des dizaines de kilomètres de chez eux, pour s'installer dans des cités-dortoirs anonymes où ils perdraient tout repère et leur précieuse vie sociale.

Certaines entreprises internationales avaient opté pour des bureaux partagés. Une manière de diminuer

les frais de loyer et de fonctionnement. Pour les jeunes travailleurs, c'était la possibilité de se lier à de nouvelles personnes dynamiques. Leurs journées de bureau restaient sérieuses : peu de discussions privées, de courtes pauses-café, à peine quelques nouvelles échangées le matin en arrivant. À Shanghai, le maître mot était efficacité. Dès que les collaborateurs se retrouvaient hors de leur *open space*, l'ambiance se détendait. Pour un rapide déjeuner ou pour un verre après le travail, qui se transformait souvent en dîner, la bonne humeur était contagieuse, même si les téléphones professionnels sonnaient encore tard dans la soirée. Une grande énergie émanait du groupe. Les salariés partageaient la même frénésie qui contaminait tant de Shanghaïens, originaires de la ville et surtout ceux de passage : être une part active de cette cité au cœur du nouveau monde, se sentir au centre d'un univers en devenir où tout était possible, loin de la crise économique, de la morosité de l'Occident. En ces terres éloignées de chez eux, les Shanghaïens d'adoption se sentaient vivants comme nulle part ailleurs.

Les collègues avaient décidé de passer ensemble le cap de la nouvelle année. L'idée était venue d'Emmanuel. Un de ses fournisseurs lui avait parlé de la soirée organisée au Marriott dans sa superbe salle de gala, au trente-sixième étage. Le prestigieux hôtel était situé au cœur de l'immense parc de la Place du Peuple et sa vue embrassait les musées, la mairie et

l'opéra de Shanghai. La nuit, les éclairages sur les majestueux édifices classiques faisaient resplendir les pierres blanches. Les soirées du Marriott étaient les plus courues de la ville.

– C'est une soirée organisée par le groupe de médias en vogue de Shanghai, avait précisé Emmanuel. On en parle déjà pas mal, ce sera une fête où il y aura des relations à nouer... une soirée dont on se souviendra longtemps, ça vous dit ? !

Emmanuel avait convaincu ses amis avec facilité.

En ce dernier soir de l'année, quand Denise avait passé la porte de l'hôtel, elle avait été frappée par le faste de l'endroit. Elle était prévenue, mais la décoration dépassait son imagination. Tout l'accueil de l'hôtel était transformé, on accédait au lieu de la soirée par un immense boyau drapé de toiles dorées et d'une épaisse moquette assortie. Des effluves d'encens flottaient dans l'air. L'ascenseur était couvert de feuilles scintillantes. La salle de réception était éclairée de mille petites lumières dorées, de canapés en velours mordorés somptueux. Les serveurs étaient en queue-de-pie et les hôtes en robes longues couleur or. Dans la salle, les enceintes vibraient. Des DJ de tous les continents étaient annoncés et se succédaient sur l'estrade au cœur de la piste de danse. Elle avait passé la soirée à se laisser porter par les pulsations des enceintes.

De nombreuses bouteilles de champagne avaient été sabrées. Juste après avoir échangé vœux et baisers en toutes langues au son des douze coups de minuit, elle se volatilisa. Elle n'avait poursuivi la soirée ni sur la piste de danse avec Paula, ni à la table avec ses autres amis. Un long moment passa avant que quiconque ne s'en aperçût.

L'arrivée

Denise traverse la ville dans un calme troublant. Son chauffeur d'un soir n'a pas rouvert la bouche. Aucun bruit, aucun klaxon, rien ne résonne dans les rues pourtant toujours animées de Shanghai. Elle suppose que l'heure est tardive.

Le trajet s'étire et elle finit par se laisser bercer. Les yeux mi-clos, sa somnolence la ramène vers ses premiers pas en Chine, deux années auparavant.

Arrivée de nuit, la chaleur humide de Shanghai l'avait saisie à la gorge dès la descente de l'avion. Du contrôle de police à la queue pour attendre un taxi, elle avait été frappée par tout ce qui l'entourait. Elle s'était rendue compte qu'elle n'avait aucun code pour comprendre la Chine. Pendant l'heure de trajet qui séparait l'aéroport Pudong International de Shanghai, chaque recoin de la ville qu'elle découvrait dans son habit de lumière attirait son œil curieux et la questionnait. Les hauts immeubles s'enchaînaient sans interruption. La sensation de traverser une zone

qui mêlerait le quartier de La Défense à une banlieue sans fin, les tours succédant aux barres et les barres aux tours. Le tout avec beaucoup plus de lumières, avec des bizarreries architecturales, comme ces extrémités de toits pointues et surtout avec ces caractères chinois fluorescents incompréhensibles sur toutes les façades. Une forêt de hauts immeubles impénétrables. À l'approche du centre-ville, ils avaient peu à peu laissé place aux gratte-ciel qui s'étiraient jusqu'au ciel brumeux. Les constructions avaient des formes tellement inattendues, tant de couleurs s'y mêlaient. Elle s'était crue dans le futur.

Elle reconnaît les platanes qui bordent les rues. Denise reprend ses esprits, elle sait qu'elle n'est plus loin de chez elle. À Shanghai, on ne trouve ces arbres que dans un seul quartier, le sien, l'ancienne concession française.

L'uniforme gris n'a toujours pas émis un son. Il s'arrête devant l'immeuble qu'elle lui indique. À peine un signe de tête pour la saluer quand elle descend. Elle soupire en traversant son allée, elle est enfin arrivée. Le bruit de la voiture ou de ses pas a tiré le gardien de son lit. Les yeux embués de sommeil, il ouvre la porte de sa chambrette. Lui toujours taciturne, la dévisage. Il ne dit rien, ses yeux écarquillés trahissent sa stupéfaction. Surprise, elle ne s'arrête pas, c'est pourtant la première fois qu'elle perçoit chez lui un changement d'humeur.

Encore quelques pas et elle sera enfin chez elle.